

LUCIUS
SHEPARD
ABIMAGIQUE



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal'

Lucius Shepard

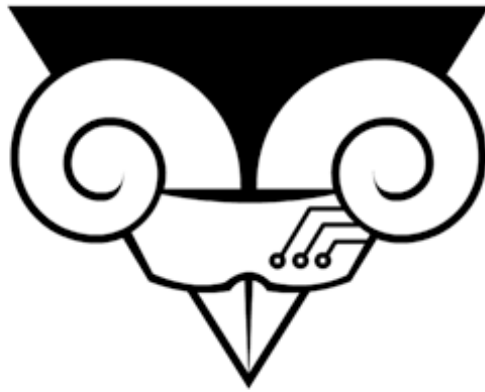
Abimagique



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : Abimagique

© 2007, Lucius Shepard

Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2019, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2019, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-885-0

Parution : août 2019

Version : 1.0 — 02/08/2019

C'EST LA FILLE COIFFÉE STYLE HALLOWEEN. Coupe Morticia Addams, teinture noir de jais, mèches orangées asymétriques. Elle a vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Une femme-enfant, songes-tu, qui dévore des biographies d'empoisonneurs célèbres et s'est affublée des piercings les plus douloureux du marché. De la chair à goth typique. Pourtant, une fois passé les cheveux, les robes vintage, la bague-araignée au ventre de perle, les tatouages sur les mains (un crâne de vampire, un cœur humain) et le maquillage outrancier, tu remarques que son visage est empreint d'une douceur et d'une sensualité maternelles qui semblent trop vulnérables pour participer de ce monde moderne.

Durant la semaine, elle déjeune le plus souvent dans ce petit restaurant teriyaki, au carrefour de l'Ave et de la 45e, dans le quartier de l'Université de Seattle. En général, elle s'assied à la table où a jadis mangé Bill Gates, événement immortalisé par un polaroïd du grand homme encadré au mur, et elle commande toujours le Menu 3 (spécial végan) et une bouteille d'eau, puis elle mange en lisant (en général des livres brochés), sauf les jours de pluie — alors elle regarde par la fenêtre d'un air absent tout en piquant sa fourchette dans son plat. Cela suggère qu'elle est du coin, car les gens nés dans le Nord-Ouest n'ont pas coutume de considérer la pluie comme déprimante ; ils sont davantage enclins à voir en elle un voile consolateur tiré sur le monde, un voile qui encourage la contemplation.

Personne ne la drague et ça t'étonne. Certains mecs sont sûrement rebutés par son style (que tu soupçonnes d'être un déguisement plutôt qu'une manifestation de désaffection culturelle), et quelques-uns doivent supposer que c'est une brise-burnes et que toute tentative d'approche leur vaudra un feu roulant d'insultes. Mais il y en a sûrement d'autres qui ne se laisseraient pas dissuader aussi facilement. C'est une belle femme — non, une femme *superbe* ; le mot « superbe » évoque mieux sa qualité antique. Ses seins, toujours montrés à leur avantage, sont gros et laitueux, *zaftig*, comme ceux des femmes peintes par Raphaël et Le Titien, et le reste de son corps se conforme aux critères démodés de la volupté. Il doit y avoir une atmosphère spéciale autour d'elle, songes-tu. Une enveloppe

de force qui rend son espace inviolable. D'une façon ou d'une autre, tu comprends qu'il ne doit pas être facile de la posséder. Pas question de se planter devant elle et de lui dire : « Ça vous dérange si je m'assois ici ? », ou : « Vous n'étiez pas au Crocodile Club samedi dernier ? », pour embrayer ensuite sur les groupes cools que vous avez vus sur scène puis lui demander son téléphone, et une fois là, passé le besoin d'échanger des banalités (en fait, rien d'autre qu'un préliminaire animal), vous finirez par vous retrouver dans le même lit — ou peut-être pas. Bien que tu désires la même chose que les crétins usant de ces stupides travaux d'approche, tu sais que si tu veux en arriver à cette nuit-là, à ce lit-là, tu devras d'abord désirer tout ce qui a trait à elle. Tu devras tomber amoureux d'elle, te jeter à ses pieds, de sorte que lorsque tu te présenteras, sans te montrer plus spirituel que le premier type de ton âge venu, ces présentations seront enrichies par la profondeur de ses sentiments, l'étendue de ses connaissances, et tu auras alors découvert que la conversation se réduit rarement pour elle à des banalités — une conviction morale souligne toujours ses propos —, tu auras appris qu'elle travaille comme massothérapeute avec des handicapés, qu'elle vit seule dans une maison en bois, dans une rue bordée de sapins du quartier de Fremont, que ses yeux ont la couleur du vert bouteille illuminé de soleil et qu'elle s'appelle Abi, le diminutif d'Abimagique.

Bien entendu, personne n'aurait l'idée de baptiser sa fille Abimagique. C'est un nom qu'elle s'est choisi, un nom qui, la première fois que tu l'as entendu, t'a incité à avoir des pensées moqueuses, à l'imaginer comme une victime de quelque délire wiccan, et il semble que ce soit plus ou moins le cas. Les murs de sa maison sont ornés de représentations classiques d'anges ; de masques tibétains et amérindiens ; de curieux assemblages d'herbes séchées et de rubans de soie ; de croix, ordinaires ou ansées, de 7 tracés à l'envers et autres symboles moins aisément identifiables. De longs colliers de perles — ambre et argent, topaze et lapis-lazuli — drapent le miroir de la chambre, découpant les reflets en tranches ; des sachets d'herbes dégageant des odeurs bizarres traînent un peu partout ; des bouts de papier portant des inscriptions tracées à la main dans une écriture tolkiennienne sont planqués sous les oreillers, au fond des tiroirs, sous les plantes en pot, dans les boîtes et les bocaux, et on trouve souvent dessus un 7 à l'envers. Un mois après que vous vous êtes liés d'amitié (tu t'es insinué dans sa vie en tant que client, en quête d'un traitement pour le mal de dos dont tu souffres depuis des années suite à un accident de voiture), tu comprends que ces arcanes reflètent sa personnalité plutôt que de la proclamer à autrui ; ce sont des expressions naturelles, telles des branches feuillues émanant d'un tronc central. Quand elle parle de Dieu, des dieux, des esprits, des fantômes,

des miracles, des monstres, de la magie animale ou végétale, des cercles de l'enfer, de la puissance des anges, de la plénitude de l'espace mystique où elle demeure, elle n'est ni agressive ni sur la défensive, s'exprime avec une certitude tranquille qui te pousse à argumenter avec elle. Si tu veux mettre à bas ses croyances, ce n'est pas parce que tu es un farouche partisan de la vérité empirique, ni parce que tu n'as pas dépassé le stade de geek lycéen porté sur la science, mais plutôt parce qu'une vague motivation mâle l'exige de toi. Refusant de discuter, elle se contente de suggérer qu'il existe peut-être certaines choses dont tu n'es pas encore conscient ; un argument que tu ne peux pas réfuter, même si tu essaies.

Vous devenez amants peu après le Nouvel An. La pluie tombe par intermittence et les sapins qui entourent la maison d'Abi confèrent à la lumière dorée une opacité verdâtre de fonds marins qui fait luire sa peau. Tu découvres un 7 inversé tatoué à l'intérieur de sa cuisse droite, tout près de son sexe ; tu passes le doigt sur l'encre bleue, intrigué l'espace d'un instant, puis joues tout doucement avec son piercing génital. Elle te dit qu'elle t'aime, mais sa voix est étrangement dénuée de passion, et, une fois que tu l'as pénétrée, bien que tu perçoives la férocité de son désir, tes sensations semblent étouffées par une énergie tranquille que tu reconnais comme sienne, comme si tu venais de franchir cet écran protecteur que tu avais deviné, d'entrer dans cette atmosphère, laquelle t'entoure à présent. Tu es endormi, bercé par son acceptation. Comme si tu dérivais sur les ondolements de la marée plutôt que de bouger à la cadence de muscles et d'os féminins. Mais juste avant que tu jouisses, elle casse le rythme languide de votre copulation ; elle pose une main au creux de tes reins et presse avec force du bout de ses doigts, manipulant les nerfs et les muscles à cet endroit. L'électricité remonte le long de ton échine, la chaleur envahit ton cerveau. Tu cries sous l'effet de spasmes de sensation si violents qu'ils t'amènent à la lisière de l'inconscience. Une fois remis, tu lui demandes avec une pointe de colère (parce que ça t'a fait mal), mais surtout avec émerveillement (parce que tu n'avais jamais fait l'expérience d'un orgasme aussi complexe), ce que diable elle a bien pu te faire.

« C'est une technique de massage, dit-elle. Ça ne t'a pas plu ? »

Tu vas pour dire « non » — tu as l'habitude de contrôler les choses au lit, bien plus que tu ne l'as fait cette fois-ci, avec le recul, et tu es agacé. « J'aurais foutrement plus apprécié si tu ne m'avais pas pris par surprise, lui dis-tu.

– Ça en dit long sur ton sens de la spontanéité. » Elle te fixe de ses yeux verts. Tu es surpris par l'acuité avec laquelle ils expriment sa déception ; tu soupçonnes ses émotions d'être plus enracinées, plus authentiques que les tiennes, et par conséquent plus faciles à lire. Que ce

soit vrai ou pas, cette possibilité ne fait qu'accroître ton agacement ; mais voilà qu'elle se blottit contre toi, te distrait par sa douceur et dit : « Je ne le referai plus si tu ne le veux pas. »

Tu commences à comprendre que c'est ainsi que fonctionne votre relation, qu'elle fonctionnera probablement toujours ainsi : elle te cède le contrôle lorsque le contrôle cesse d'être un enjeu.

LES JOURS, LES SEMAINES, LES MOIS passent, et tu emménages dans sa maison, mais tu ne sais pas grand-chose de précis sur elle hormis qu'elle aime le teriyaki. Oh ! tu arrives à découvrir certains trucs par observation et par expérience. Des trucs sur sa personnalité, ses excentricités. Elle croit que le monde va périr au cours d'une série de cataclysmes pour laquelle nous devrions nous préparer. Elle adore la pluie et aime courir sous l'averse sans parapluie, parfois même sans vêtements. Elle possède un grand aquarium rempli d'eau, avec une pompe qui gargouille fort, mais pas de poissons — elle t'explique qu'elle n'a pas encore trouvé le type de poisson qui convient, mais comme elle adore le bruit de la pompe ça n'a pas d'importance. Elle suit un étrange régime végétarien, épicé d'herbes poussant dans un coin de son jardin, un régime que tu dois suivre toi aussi (quoique tu le complètes par des hamburgers que tu manges en douce après les cours ou pendant que tu bosses au labo de microbiologie). Elle a l'habitude de t'appeler « mon ange », mais elle emploie aussi ce terme avec des chauffeurs de taxi, des serveurs de restaurant, un peu n'importe qui en fait, et quand tu lui demandes pourquoi elle fait cela, elle dit que certaines personnes descendent des anges — elle les reconnaît à leur aura — et que c'est ainsi qu'elle les salue. Elle pratique la magie tantrique, la magie sexuelle, une discipline que tu commences à apprécier vu que tu en bénéficies directement. Mais son histoire, la vérité sur elle, demeure insaisissable. Elle dit que ses parents sont morts alors qu'elle était toute jeune et qu'elle a été élevée « ... un peu partout... » dans des familles d'accueil, mais elle a si vite fait d'écarter le sujet que tu la soupçonnes de dissimuler une réalité bien plus déplaisante. Elle ne semble pas avoir d'amis mais affirme le contraire et te promet que tu feras bientôt leur connaissance. En ce qui te concerne, moins elle aura d'amis, mieux ça vaudra. Ta fascination pour elle a atteint un niveau obsessionnel et tu veux monopoliser son temps. Quand tu tentes d'expliquer tes sentiments à Gerald, ton meilleur ami, tu en es réduit aux clichés et aux hyperboles, et tu affirmes qu'elle a redéfini la vision que tu as des femmes.

À vingt-quatre ans, Gerald est d'un an ton aîné, mais il persiste à porter sa casquette à l'envers et à se comporter comme un idiot. Il dit à tout le monde qu'il fait partie d'un groupe (faux), il partage un

appartement avec une lesbienne chic qu'il affirme être sa petite copine (faux, de toute évidence), et il travaille comme barista et s'occupe du chariot à café devant la librairie de l'université. Néanmoins, tu entretiens l'illusion, datant de l'époque où vous étiez ensemble au lycée, que son opinion a de la valeur. Il vide d'un trait son espresso brûlant, s'essuie la bouche et frissonne comme s'il venait d'avalier un whiskey sec.

« Ah ouais ? fait-il. C'est une trans ? »

Tu lui dis que les qualités que tu perçois comme des défauts chez les autres femmes sont des forces pour Abi. Son talent pour la manipulation, par exemple. Quand elle réussit à obtenir ce qu'elle veut en te manipulant, affirmes-tu, tu ne te sens jamais exploité parce que tu en retires toujours un avantage, et aussi parce qu'elle agit avec une telle subtilité que c'est comme s'il était impossible de la critiquer. Et cela t'a permis de comprendre que l'art de la manipulation chez la femelle est pur et nécessaire, aussi essentiel pour son bien-être que le muscle et la robustesse chez le mâle.

Tu réalises que tu es en train de raconter des conneries. Tu t'efforces d'exprimer Abi dans sa totalité en décrivant maladroitement un seul de ses aspects, or c'est impossible. De toute façon, Gerald ne t'écoute pas ; il feuillette une revue de skateboard.

« Hé, mec, elle est bonne ? demande-t-il.

– Tu pourrais me le dire. Tu veux la voir ?

– Parce que si elle est bonne... » Gerald te frappe avec son magazine et sourit de toutes ses dents. « Le reste, on s'en fout. »

Le partenaire de Gerald le relaie, un Blanc trop cool pour ouvrir la bouche — il acquiesce, il grogne, il gesticule — et pourvu d'horribles dreadlocks blondes trempées dans de la teinture bleue, et vous prenez la caisse de Gerald pour aller chez Abi. Il pleut à verse lorsque vous arrivez et Abi s'affaire à cueillir des herbes dans le jardin. Son tee-shirt est plaqué sur son corps ; ça te rappelle un vieux film italien où Sophia Loren passait la moitié du temps à se balader dans une robe mouillée et déchirée. Vous vous garez au bord du trottoir d'en face, tu montres Abi à Gerald et vous passez une minute à la regarder. Avec ses galbes mis en valeur par le tissu noir trempé, Abi a vraiment l'air bonne.

« Je comprends pas, dit Gerald. Elle est grosse, mon pote. Je savais pas que les grosses c'était ton truc. »

Tu en restes bouche bée.

Gerald se tourne à nouveau vers Abi. « Elle a du potentiel, d'accord ? Mais sans déconner, mec. Vu le look qu'elle a maintenant... Je veux dire, elle est bâtie comme ta mère. Quel âge elle a ta mère ? Quarante-cinq ans ? Quarante-six ? Si cette Abi est obèse à vingt-cinq piges, quand elle en aura quarante-cinq elle ressemblera à un de ces

monstres qu'on doit faire passer par leur toit pour les sortir de leur chambre.

– Va te faire foutre !

– Non, sérieux. Je veux seulement t'aider, d'accord ?

– Non, sérieux ! Va te faire foutre !

– Hé, mec ! Depuis que tu t'es mis avec cette nana, elle t'a si bien maté que tu n'es plus le même. "Oh ! je l'aime tant, ma déesse de graisse" — tu délires, mon pote. Ça fait froid dans le dos. J'ai bien envie d'organiser une intervention. »

Gerald affiche un air grave qui échoue à dissimuler totalement son attitude, et tu identifies celle-ci comme de la jalousie : tu passes beaucoup moins de temps avec lui depuis que tu connais Abi et il se sent froissé.

« Sans déconner, ajoute-t-il. J'y pense sérieusement.

– T'es vraiment un connard, tu sais ?

– Le connard, c'est toi ! Tu laisses cette grosse vache te mener par le bout de la bite ! »

Tu ouvres la portière, et Gerald, à présent furieux, reprend : « Rappelle-toi Carole, mec. Elle était bonne, elle. Je comprends pas que tu aies pu casser avec elle. Mais cette nana, elle a un cul qui ressemble à un sac de céréales. Peut-être que t'es attiré par les nanas qui ressemblent à ta mère... »

Tu descends d'un bond, claques la portière.

« Peut-être que tu en pines pour ta mère ? hurle Gerald. Un truc du genre Œdipe ? C'est peut-être pour ça que t'es en ménage avec Miss Piggy ? »

Il prononce « Œdipe » comme « adipeux ». Tu décides qu'il est grand temps pour toi d'oublier tes années lycée. Gerald est piégé dans un monde fait de concerts de Tool, de week-ends de défonce à Rockaway Beach et de rave-parties dans un entrepôt miteux avec des mineures shootées à l'ecstasy, alors que toi, tu as passé ce stade. Furibond, tu lui lances un doigt d'honneur tandis qu'il démarre et s'éloigne en hurlant quelque chose qui ressemble à « ... grosse salope ! »

Abi se tient au bord du jardin, les doigts noircis par la terre qu'ils ont fouillée, une tache sur le menton là où elle s'est essuyé le visage ; des mèches de cheveux mouillés sont collées à ses joues pâles. On dirait une vampire sexy qui sort d'une sieste dans l'humus. « Salut, mon ange », dit-elle, et elle te demande qui était le type dans la voiture, ce à quoi tu réponds : « Un pauvre con. » Vu la façon dont elle t'embrasse, promesse de plaisirs plus savoureux à venir, tu imagines qu'elle a dû entendre une partie de ce qu'a dit Gerald et qu'elle te récompense de l'avoir défendue.

Cependant, la sentence de Gerald a planté en toi une petite graine et, au cours des semaines suivantes, tu passes pas mal de temps à te demander si ta relation avec Abi ne résulte pas d'une perversion qui viendrait de se manifester. Soupçonnant que tes sentiments ne sont peut-être ni sains ni fiables, tu commences à remarquer chez elle certains détails qui n'ont rien d'idéal et tu comprends peu à peu qu'elle n'est pas, et de loin, la femme parfaite que tu décrivais. Son refus d'évoquer son histoire personnelle t'apparaît à présent comme pathologique. Si elle est prête à parler pendant des heures de la relation entre l'astrologie et l'électromagnétisme, par exemple, ou encore du rôle des anges dans les affaires humaines, elle rechigne à aborder tout sujet en rapport avec votre relation. Ça ne va pas sans te frustrer — c'est comme si vous aviez échangé vos rôles, comme si c'était toi la femme sensible et elle le mec taciturne. Tout aussi frustrante est sa tendance à parler de la fin du monde comme si elle s'était déjà produite. Du coup, impossible de planifier quoi que ce soit au-delà de quinze jours sans dire en préambule : « Si nous sommes encore là... » ou un truc de ce genre ; sinon, elle te fera remarquer cette omission et orientera la conversation sur un autre sujet. Sa passion pour la pluie semble relever de la démence, de la folie, du fétichisme ; son régime te donne des flatulences. Le plus problématique de ses défauts est peut-être un certain manque d'empathie. Un soir, alors que vous traversez le parking d'un supermarché Safeway, vous tombez sur un couple de sourds-muets en pleine querelle, un homme et une femme d'un certain âge, puant l'alcool, affublés de casquettes et de doudounes crasseuses. Au lieu d'user du langage des signes avec délicatesse, ils ne cessent de gesticuler, de se frapper des doigts et des poings, avec une fureur encore intensifiée par leur silence. Abi s'esclaffe et lance avec dédain : « De loin, on les prendrait pour des Italiens. »

En soi, ce n'est pas un défaut très grave. Mais il ouvre une porte difficile à refermer, et tu es persuadé que ce qui semblait indiquer un manque de sensibilité est quelque chose de bien plus profond : Abi méprise tout le monde et, bien que tu aies droit au meilleur d'elle-même, baisers, sourires et sexe, tu conclus que sa passion pour toi est feinte et que ses soi-disant taquineries quand il est question des films que tu aimes, des livres que tu lis, de tes plats préférés, bref, de tout, sont toujours marquées au sceau du mépris... et pourtant tu refuses d'accepter que c'est la vérité. Ton ego te l'interdit, tout comme la logique. Si elle n'éprouve rien pour toi, pourquoi êtes-vous en couple ? Il y a quelque chose que tu ne captes pas, décides-tu. La palette d'émotions qu'elle affiche est si limitée que tu dois avoir raté une nuance distinguant chez elle le mépris de l'affection. Cela non plus, tu n'arrives pas à l'accepter

(tu ne sais pas ce qui est le plus fiable, de tes conclusions ou de ses réactions émotionnelles), mais ça te fournit une bonne position de repli.

Un soir, alors que tu rentres tard du labo, en tournant au coin de la rue, tu aperçois Abi debout sur le perron, vêtue de sa robe de soie verte, en train de parler à deux silhouettes — elles sont découpées en contrejour par les lumières dans la maison et portent chacune un sweat pourpre à capuche relevée. Tu ne distingues pas grand-chose d'autre, mais tu supposes qu'il s'agit de deux hommes vu qu'ils sont considérablement plus grands qu'elle. Surpris — c'est la première fois que tu la vois parler à quiconque hormis à des serveurs et à des taxis —, tu te planques derrière un sapin sur le trottoir d'en face et tu les espionnes. Tu n'entends rien de ce qu'ils se disent mais, de temps à autre, le bruit de la circulation te permet de saisir les accents d'une voix bourrue. Abi se tient bras croisés ; les deux types ont les bras ballants. Des démarcheurs, penses-tu. Le quartier grouille de militants de Greenpeace, des Secrétaires pour un avenir meilleur, ce genre de truc, dont la plupart se font rembarrer par Abi, qui les engueule et leur dit qu'il est trop tard pour sauver la planète avec leurs méthodes. Mais cette idée se dissipe quand l'un des deux hommes pose une main sur l'épaule d'Abi, ce que tu interprètes comme un geste d'encouragement, comme s'il lui disait : « Sois forte » ou quelque chose dans le genre. Sur ce, les deux visiteurs descendent du perron et s'éloignent d'un pas vif. Lorsqu'ils passent sous le réverbère, tu remarques que leurs sweats sont identiques, frappés chacun des lettres *Washington Huskies Athletic Department*. Leurs jeans et leurs chaussures de course, tout aussi identiques, semblent flambant neufs, mais on ne voit rien de leurs visages sous les capuches. Abi les suit des yeux puis, jetant un vif regard dans ta direction, rentre et ferme la porte.

« Je t'ai vu qui rôdais, dit-elle alors que tu entres et jettes ton sac sur le sofa.

– Je ne rôdais pas.

– Tu te caches toujours derrière un arbre avant d'entrer ?

– J'étais surpris que tu aies de la compagnie.

– Eh bien, si tu t'étais conduit normalement, j'aurais pu te présenter.

– Tu aurais dû m'appeler.

– Je ne voulais pas te gêner dans ta rôdaille. »

Elle va à la cuisine et tu la suis, contemplant son cul qui ondule sous la soie verte.

« Qui c'était ? demandes-tu.

– Des amis. Mike et Rem Gregory. Ils te plairaient. » Elle jette un coup d'œil dans le frigo.

« Rem ? Comme *rapid eye movement* ? Comme le groupe ? »

Elle écarte un tupperware. « Je crois que c'est un diminutif.

– C'est des frères jumeaux ? »

Elle t'adresse un regard renfrogné par-dessus son épaule. « Non. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Ils portent les mêmes fringues. On voit pas ça si souvent ces temps-ci... des adultes qui se fringuent pareil. »

Elle attrape une bouteille d'eau. « Ils sont un peu excentriques, mais ce sont des anges, vraiment. Je les inviterai à dîner un de ces jours.

– Cool. La semaine prochaine, peut-être.

– Ils se sont arrêtés ici avant de quitter la ville. Je ne sais pas exactement quand ils reviendront.

– Ouais, bon, mais invite-les. Il me tarde de les rencontrer.

– Arrête ça, nom de Dieu ! » Poussant un cri inarticulé, Abi te lance la bouteille. Heureusement, celle-ci est en plastique et elle vise mal. « Tu n'arrêtes pas de me faire des reproches ! Tu n'arrêtes pas d'épier et de rôder !

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne rôdais pas, je te l'ai dit.

– Qu'est-ce que tu foutais planqué derrière cet arbre ? Et pourquoi tu poses toutes ces questions sur Mike et Rem ?

– T'es cinglée ou quoi ? C'était juste pour bavarder. J'en ai rien à foutre de tes amis à la con ! »

Abi te lance un regard glacial ; elle ôte sa bague-araignée de perle et la pose au bord de l'évier.

Tu ris. « Quoi... tu vas me casser la gueule ?

– Je suis folle. Je ferais n'importe quoi.

– Calme-toi, d'accord ? »

Sans prévenir, elle se jette sur toi, t'attaque le visage à coups de griffes et te plaque contre le poêle. Tu veux te protéger, mais un ongle se plante près de ton œil ; tu sens quelque chose couler sur ta joue et tu la repousses. Déséquilibrée, elle vacille et recule en trébuchant jusque dans le couloir. Robe grande ouverte ; seins frémissants ; halètements ; cheveux en bataille ; on la dirait en proie à un mauvais trip à l'acide. Elle repart à l'attaque. Cette fois-ci, tu la saisis par les poignets, tu la fais pivoter sur elle-même, et vous voilà en train de danser dans la cuisine. La vitesse acquise vous envoie dans le couloir, où tu réussis à la clouer contre le mur. Elle tente un coup de genou que tu bloques en l'aplatissant avec ton corps.

« Calme-toi, bordel ! » cries-tu.

Elle veut te mordre, visant ta lèvre inférieure. Elle lutte pour se dégager, mais renonce au bout de quelques secondes. Elle s'amollit, son visage devient flasque.

« Ça va ? » Tu desserres légèrement ton étreinte, et elle essaie de te donner un coup de boule. « Bordel de merde ! » De la main droite, tu lui immobilises les deux poignets au-dessus de la tête et tu lui enserres la gorge de la main gauche.

« Un peu de brutal, ça te branche ? » Elle part d'un éclat de rire qui ne serait pas déplacé dans les couloirs d'un asile. « Allez, vas-y ! Espèce de brute !

– Mais qu'est-ce qui te prend, nom de Dieu ?

– T'es pas à la hauteur ? » Elle frotte son ventre contre le tien. « Vas-y, salope !

– Calme-toi ! »

Elle tente un nouveau coup de dents, mais moins féroce, comme si elle voulait te faire un suçon, et ne cesse de répéter à mi-voix : « Vas-y, vas-y ! », elle te nargue, passe du pugilat au préliminaire bestial. Tu saignes de la lèvre et du coin de l'œil, mais tu vas dans son sens et l'entraînes dans la chambre, la jettes sur le lit. Elle lève les genoux, écarte les cuisses, rit de bon cœur, et bientôt vous baisez comme des bêtes.

Tu t'attends à ce qu'elle s'excuse quand c'est fini, mais elle se contente d'examiner tes plaies, dit : « Tu survivras », puis descend du lit et remet sa robe.

Tu la regardes pendant qu'elle cherche sa ceinture. « Je peux poser une question sans que tu partes en vrille ? »

Elle trouve la ceinture, la noue à sa taille, s'assied sur le lit. « Bien sûr.

– Pourquoi es-tu sur la défensive comme ça ?

– Je ne suis pas sur la défensive, je suis agacée. Tu n'arrêtes pas de m'espionner. Et ce coup de te planquer derrière un arbre, c'était vraiment idiot.

– Peut-être, mais tu en as fait des tonnes. »

Haussement d'épaules. « Ça ne t'a pas plu ?

– Si ça m'a plu ? Sur la fin, oui. Au début, pas tellement.

– Moi, j'ai apprécié chaque minute. »

Il te faut quelques instants pour absorber ça. « Tu veux dire que tu n'étais pas furieuse ?

– J'étais furieuse... mais pas à ce point. Je pensais qu'il serait sain de laisser parler la colère. »

Elle est totalement différente de la femme qu'elle était une demi-heure plus tôt. La façon dont elle est assise là, à tripoter sa ceinture, à émettre des ondes de joie et de maîtrise de soi. Difficile de l'imaginer hurlante, enragée... mais moins difficile que tout à l'heure.

« Donc, tu... » Tu cherches le mot juste. « Tu jouais la comédie ? On aurait pu se blesser.

– Tu m'es supérieur pour ce qui est de la force physique, je n'ai aucun doute sur ce point. Je savais que tu ne me ferais pas mal.

– Tu m'as fait mal, toi. »

Elle prend un air faussement navré. « Oh ! oui. Tu es marqué pour la vie. »

Tu ne vois pas comment passer d'une petite dispute à un affrontement violent aurait d'autre conséquence que de vous brouiller l'esprit, et tu le lui dis.

« Tu te sens brouillé ? demande-t-elle. Pas moi. Je me sens tout à fait claire. Et on est passés de la dispute à la violence et pour finir au sexe. Tu avais oublié le sexe. » Elle se lève, resserre sa ceinture. « La vie est l'exercice raisonné de la passion. Quand elle cesse de l'être, c'est la mort. »

Tu commences à t'habituer à ses aphorismes à la noix, mais ils continuent de t'énerver, tout comme les sermons qui les suivent invariablement. Toutefois tu es trop crevé par l'exercice raisonné de la passion pour refuser d'écouter celui-ci.

« Aujourd'hui, les gens sont pareils à des tigres qui auraient oublié d'être des tigres, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Ce qui explique pourquoi c'est le bordel partout. Nous devons nous enseigner à être des tigres tous ensemble. C'est comme ça que nous durerons. Je n'ai pas été tout à fait sincère avec toi, je m'en rends compte, et je vois que ça t'obsède vu que tu es du genre curieux. Nous devons faire lentement reculer les limites, révéler notre nature petit à petit. En temps voulu, tu sauras tout sur moi. Et aussi sur toi. En attendant, nous avons besoin de nous mordre et de nous griffer de temps à autre, et laisser ensuite le sexe nous guérir. » Elle fait halte sur le seuil, serre une dernière fois sa ceinture. « Tu veux manger quelque chose ? »

TOUS LES VENDREDIS MATIN, tu prends le bus pour gagner le quartier de l'université et préparer ton séminaire de onze heures dans un des cafés bordant l'Ave. Un jour de la fin mai, pendant que tu étudies un article sur les génomes de protozoaires au milieu des bruits de conversation et des arômes exotiques, un petit homme s'arrête près de ta table, appuyé sur une canne. Ses vifs yeux bleus bordés de pattes-d'oie, sa bouche cernée par des rides profondes, sa tignasse et sa barbe brun roux mal taillées te donnent l'impression qu'il t'épie à travers des buissons. C'est un visage étrange que le sien, à la fois jeune et vieux, comme un visage de lutin. Il porte un jean miteux et un blouson de toile couvert d'écussons brodés à la gloire de Jimi Hendrix, de la marijuana, de Peter Tosh et de diverses causes gauchistes. Son torse est difforme — quelque chose cloche dans sa colonne vertébrale, dirait-on. Non sans difficulté, il se pose sur la chaise en face de toi, inspire profondément et lâche un soupir saccadé.

« Alors c'est toi le dernier en date », dit-il ; puis il incline la tête sur le côté et reprend sur un ton très différent, d'une arrogance toute britannique : « Le dernier quoi ? veux-tu savoir. Le dernier amant ? C'est l'hypothèse la plus évidente. » Il se penche en avant, envahissant ton espace. « Mais peut-être que ce type veut dire autre chose. Quelque chose de plus sinistre, hein ? »

Tu as l'habitude d'être abordé par des cinglés — ce quartier est leur habitat naturel — et l'expérience t'a appris à être brusque. Mais, dans ce cas précis, tu es quasiment sûr qu'il fait allusion à Abi et tu lui demandes de quoi il parle.

« Abimagique. » Il te jette un regard pénétrant. « Ta grosse pute. Tu sais que tu couches avec un enfoiré de monstre ?

– Faites attention à ce que vous dites.

– J'ai pas mal souffert pour venir jusqu'ici, mec. Il faut que tu m'écoutes. »

Tu commences à fourrer notes et bouquins dans ton sac à dos.

« Mon nom est Richard Reiner », dit-il, et il tente d'accrocher ton regard — tu détournes les yeux, feins de faire signe à la serveuse. Peut-être qu'il connaît Abi, mais c'est quand même un cinglé.

Tu lui dis que tu t'appelles Carl, jugeant qu'il ne serait pas sage de donner ton vrai nom à ce dément. Son visage se crispe, il déglutit. Pour calmer sa douleur, supposes-tu.

« Je l'ai rencontrée il y a cinq ans, reprend-il. Ce n'était pas mon type, mais il y avait quelque chose chez elle. Tu vois ce que je veux dire. Une fois que tu es avec elle, c'est comme une addiction. »

Tu fais : « Ouais » pour l'encourager à poursuivre, persuadé que l'expérience qu'il a eue d'Abi — si tant est qu'il en ait eu une — n'a sûrement rien de commun avec la tienne, même si le mot « addiction » a frappé juste.

« Elle habitait la même maison, portait les mêmes frusques. Elle avait le même look. Rien ne change jamais pour elle. Bref, j'ai emménagé avec elle, exactement comme toi.

– Comment le savez-vous ? Que j'ai emménagé avec elle ?

– Parce que je t'ai à l'œil, *Carl* », dit-il, insistant sur le prénom d'un air sarcastique. « Si tu veux être Carl, ça ne me dérange pas. Mais ne va pas croire... »

Tu fermes le sac à dos, fais reculer ton siège.

« Hé ! Où tu vas ? » Reiner t'agrippe par le bras, mais tu te dégages. Tu en as assez entendu pour valider ton jugement. Ce type est un fou, sans doute dangereux.

« Ce truc qu'elle fait quand vous baisez, dit-il. Ce truc au creux de tes reins ? Faut pas que tu la laisses continuer avec ça. »

Voilà qui te surprend. Furieux contre Abi pour avoir usé avec un autre de cette pratique que tu as fini par apprécier, et furieux contre Reiner qui t'oblige à confronter ce qui, contre toute logique, ressemble à une trahison intime de la part d'Abi, tu demandes : « Pourquoi ?

– Elle va faire de toi un infirme, mec. Avant qu'elle essaie ça avec moi, je n'avais pas l'échine en tire-bouchon. Je pouvais faire dix pas avant d'être obligé de m'arrêter. Cette saloperie qu'elle te fait bouffer... ces putains d'algues, ces putains d'herbes. Je crois que ça y fait aussi. Je crois que ça te rend réceptif. Ou peut-être qu'elle ajoute des drogues à sa mixture et que c'est comme ça qu'elle te contrôle. » Il te saisit à nouveau le bras comme tu fais mine de te lever. « C'est la vérité ! J'étais le premier... »

La serveuse se matérialise et tu lui commandes un autre café americano, précisant que tu iras le chercher au comptoir. Elle demande à Reiner ce qu'il prendra et il répond d'un air agacé : « Rien, d'accord ? » puis la fixe du regard jusqu'à ce qu'elle s'en aille. « J'étais le premier, reprend-il. Mais elle a fait subir ça à six autres types. Peut-être davantage, pour ce que j'en sais. Tiens... » De deux doigts il pêche un bout de papier dans sa poche de poitrine et te le tend. Tu le déplies et découvres

une liste de six noms et adresses. Celle d'un dénommé Phil Minz te frappe, car c'est celle d'un immeuble où tu as habité un temps.

« Elle a dû louper son coup avec moi, dit Reiner. Presser les mauvais boutons. Ou alors elle avait encore besoin d'entraînement, car les autres sont tous en fauteuil roulant.

– Je dois aller en cours, dis-tu.

– Tu ne m'écoutes pas ! » Reiner tape du poing sur la table, frustré. « J'étais à fond là-dedans, mec. La façon qu'elle avait de glisser une main sur mon dos et de me tapoter un peu partout. J'étais comme... » Il se met à panteler comme un chien. « Il me tardait qu'elle me fasse décoller. Et puis, un jour, j'ai bien cru qu'elle m'avait frappé avec une bombe atomique. Je bavais tout ce que je savais. J'étais parti. Même Jésus-Christ n'aurait pas pu me filer une telle extase. Le lendemain matin, j'étais coincé. Pas comme je le suis aujourd'hui. Ça a empiré durant six bonnes semaines. Mais c'est elle qui m'a fait ça. Les médecins sont incapables de dire ce qui m'est arrivé. Quand je leur raconte mon histoire, ils ne me rient pas au nez, non, pas franchement, mais... » Reiner s'adosse à sa chaise et pose sa canne sur ses cuisses. « Tu ne ris pas, toi. Tu sais de quoi je parle. »

Il semble rationnel, même si ses propos ne le sont pas. Mais tu souffres à nouveau du dos depuis qu'Abi et toi êtes amants, ce que tu attribues à un excès de sexe. « Pourquoi ferait-elle ça ? demandes-tu. Même si elle en était capable... ce dont je ne suis pas convaincu.

– Si tu veux connaître son mobile, pose-lui la question. Je croyais qu'elle avait merdé avec moi. Comme si c'était une technique dangereuse qu'elle ne maîtrisait pas, tu vois. Mais six autres victimes, ça m'a fait changer d'avis. »

Tu te lèves et enfiles ton sac à dos.

« Allez, mec ! Parle-lui ! Si je t'ai raconté des conneries, quel mal y a-t-il à lui en parler ? »

La serveuse surgit à nouveau et vous prie de faire moins de bruit sous peine de devoir partir.

« Je m'en vais », dis-tu.

Reiner se lève non sans peine. « Tu veux finir comme moi... ou pire encore ? Hein ? »

Tu t'excuses en silence auprès de la serveuse, lui glisses deux ou trois dollars.

« Pourquoi je suis venu ici, à ton avis ? dit Reiner comme tu te diriges vers la porte. Pour essayer de briser votre couple ? Pour t'épargner de souffrir le sort qui est le mien ? Parce que je suis dingue mais animé de bonnes intentions ? Mon cul ! Je veux que tu lui fasses payer ça, à cette salope ! Après, tu peux crever ! »

CE SOIR-LA, AVANT DE FAIRE L'AMOUR, allongé auprès d'Abi, tu lui parles de Reiner et lui montres la liste d'adresses. Son silence t'incite à la contrition, comme si tu te confessais, comme si tu étais coupable d'avoir écouté Reiner. Quand tu as fini, quand elle dit : « Je suis désolée », c'est comme si elle t'accordait sa bénédiction.

« Pourquoi t'es désolée ? demandes-tu. Parce qu'un taré raconte des conneries sur toi ? Je n'aurais même pas dû t'en parler.

– Il fallait que tu m'en parles, dit-elle. Sinon je n'aurais pas pu éclaircir les choses.

– T'as pas besoin d'éclaircir quoi que ce soit. Si je t'ai raconté ça, c'est parce que j'ai pensé que tu aimerais être au courant. »

Elle se rapproche, te frôle le bras d'un sein. « Richard était un de mes clients. Il a raison sur un point. J'ai fait une erreur avec lui, je me suis trop impliquée. Quand j'ai cassé avec lui, je voulais qu'on reste amis, mais... j'aurais dû voir qu'il avait de gros problèmes psychologiques. Il est devenu irrationnel. Il m'a accusée d'avoir aggravé son état. À présent, il est allé encore plus loin... »

Tu t'empresses de lui assurer que tout est cool, que tu n'as accordé aucune importance aux dires de Reiner, mais elle poursuit comme si elle n'avait pas entendu.

« Le régime, dit-elle. Je veux que nous restions sains. Je comprends que ce ne soit pas dans tes habitudes, mais... je ne sais pas. Je peux essayer de te préparer autre chose, rien que pour toi. Mais je refuse de cuisiner de la viande. Je n'en veux même pas chez moi. Si tu en as besoin, tu devras t'en procurer ailleurs. Quant à ça... » Elle tend une main derrière elle et tâtonne jusqu'à trouver la liste d'adresses. « Ce sont quelques-uns de mes clients actuels. Ils sont en fauteuil roulant, mais tous mes clients sont handicapés d'une façon ou d'une autre. J'ignore comment il a pu se procurer leurs noms. Peut-être qu'il m'a suivie. » Elle laisse choir le bout de papier entre vous deux. « Si tu ne veux plus que je te manipule le dos quand on fait l'amour, je comprendrai.

– Non, je veux dire, si tu en as envie, ça ira. » Tu es impatient de compenser la faiblesse dont tu as fait preuve en accordant foi aux délires d'un fou, en la blessant.

« Si je le fais, c'est pour accroître ton plaisir. Pour le hâter, afin que tu jouisses en même temps que moi. J'aime bien quand on finit ensemble.

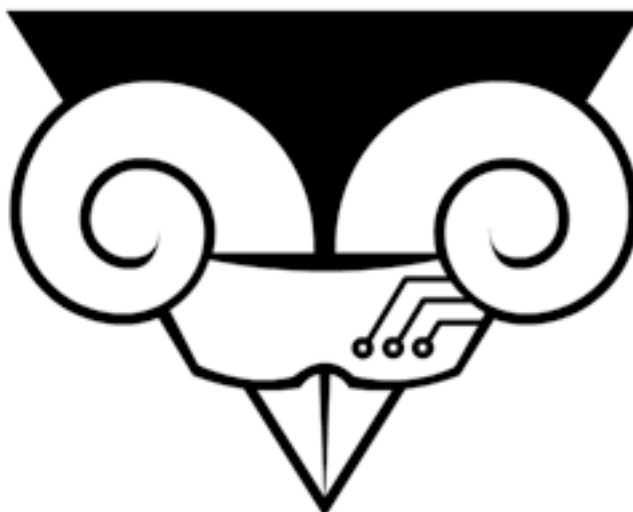
– Moi aussi.

– Ah bon ?

– Ouais. »

Tu l'embrasses, tu t'excuses d'avoir douté d'elle, elle s'excuse de s'être mise en colère, tu dis que tu n'as rien remarqué, sa colère est aussi douce que sa passion, et vous vous embrassez à nouveau, plus fort cette

genre de naturalisme pataud. Le naturalisme pataud étant un de mes points forts en tant qu'écrivain, je suis persuadé que j'y ai réussi.



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.